Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 61 (1923)
Heft: 22

Artikel: Boiu et son bourrisco
Autor: Marc
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-217987

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 13.07.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

61me ANNEE — N° 22 *Fondé par L. MONNET et H. RENOU.* Samedi 2 juin 1923

CONTEUR VAUDOIS

JOURNAL DE LA SUISSE ROMANDE

PARAISSANT LE SAMEDI

Rédaction et Administration :
Imprimerie PACHE-VARIDEL & BRON, Lausanne
PRÉ-DU-MARCHÉ, 9

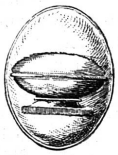
Pour les annonces s'adresser exclusivement à la
PUBLICITAS
Société Anonyme Suisse de Publicité
LAUSANNE et dans ses agences

ABONNEMENT : *Suisse,* **un an Fr. 6.—**
six mois, Fr. 3.50 — *Etranger,* **port en sus**

ANNONCES
30 cent. la ligne ou son espace.
Réclames, 50 cent.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

On peut s'abonner au ***Conteur Vaudois*** jusqu'au 31 décembre 1923 pour **3 fr. 50** en s'adressant à l'administration 9, Pré-du-Marché, à Lausanne.

LE CACHET DE DAVEL



Nous avons la chance de pouvoir reproduire ici un excellent dessin du cachet armorié de Davel. L'armoirie porte une sorte de petit récipient à couvercle. A côté de la reproduction du cachet nous donnons ici un agrandissement de l'écu. Dans le chapitre sur l'*Iconographie de Davel* que M. Maurice Barbey a publié dans la belle étude historique : *Le Major Davel,* cet auteur dit que l'on a voulu voir dans cet objet une boîte dans laquelle les notaires conservaient jadis leurs pains à cacheter. Davel se servait de ce cachet pour sceller sa correspondance personnelle, ainsi sa lettre du 1er avril 1723 adressée au major Tacheron, à Moudon, porte ce cachet.

Ces armoiries ont déjà été publiées par M. Fréd.-Th. Dubois dans son *Calendrier héraldique vaudois,* de 1907.

BOIU ET SON BOURRISCO

BOIU ètâi bètor, ècoué, pos fini, toïotse, manguelion, mau covâ et bîte à medzî dâo triolet. Et tot parâi l'avâi su trovâ onna fenna et èlèvâ on bourrisco. La fenna ètâi onna galéza pouponna et lo bourrisco ètâi asse pouet et dèplliemâ que Boïu. Lo bourrisco ètâi vîlhio quemet lè pierre et la fenna ètâi dzouvenetta. La fenna s'appelâve Madelon et la bîte Magnu.

Magnu n'avâi jamé z'on z'u fé l'amou, mâ Madelon l'avâi on boun' amî que n'ètâi pas Boïu, et que l'avâi à nom Josaphâ et que vegnâi trovâ Madelon ein catson de Boïu.

On coup Boïu sè dit dinse :

— Lo Magnu s'è bin cassâ du quauque teimps. Mè faut lo veindre dèvant de pèdre dessu.

Boïu l'a dan coumeinci à revoudre son bourrisco, lâi parâ lè pî, lo bichonnâ bin adrâ, l'ètrelhi, lâi fére brelhî lè pâ de la coma et de la quuvetta, que l'ein ètâi vegnâi tant galé qu'on arâi de on bourrisco cathécuméno, lî que l'avâi vu lo Sonderbon.

La senanna d'aprî que l'ètâi la fâire de Mâodon, Boïu preind lo Magnu et la Madelon et via po la fâire po einguieusâ on fou.

N'avant pas fé dou ceint pas que l'ant reincontrâ lo Josaphâ que l'allâve assebin à la fâire. La serpeint ! ètâi-te pas d'accoo avoué la Medelon ! De bî savâi ! Mâ fasâi ètat de rein. Ie dit dinse à Boïu :

— Mâ ton bourrisco pâo pas ein-an ! On djurera que ie minne son einterrâ ! Faut lo portâ on bet !

On arâi de que clli sacré Magnu lo fasâi esprè. Tosâi la rîta , sè fotâi dâi bètset, cllinnâve la tita et socliâve épais quemet se voliâve sobrâ. Ora que l'ètâi tot batteint-nâovo et retyeint pè lè pâi quemet on poliein, martsive quemet on ruque. Pas moïan de lo veidre dinse caduco.

Et min de remîdo lâi fasâi : l'aveina, lo pan, l'écourdja, rein, pas mé qu'on dzènâo de vîlhie fenna po copâ dâo bûro.

Po fini, lo Josaphâ dit dinse à Boïu :

— On va passâ tot astout dèvant on apotiquiéro. Foudrâi lâi dèmandâ oquie po lo fére avancî.

L'è cein que l'ant fé. L'apotiquiéro lâi a baillî onna puffetta que lâi avâi rein qu'à lâi betâ dèso la quuva po fére effé.

Adan, on quart d'hâora dèvant Mâodon, vaitcé Boïu que preind sa puffetta, sè crètche on bocon su lè man, lâive la quuva âo tsevau à grante z'orolhîe, et lâi bete la puffetta mouva à la bouna plliècc.

Lo Magnu ne fâ ne ion, ne dou ; lâive lo train de derrâ, coumeince à fére fû dâi quatro pî et sè met à corre, corre tant que pouâve éteindre. Cllia puffetta, que l'ètâi prâo su dâo pâivro, lâi baillive dâi tsambe à reveindre.

La Madelon sè met à trottâ derrâ et lo Josaphâ, que l'avâi einvyâ de la remollâ ein catson dâo vîlhio, à lâi corre aprî. Et lâi avâi à rire de vère. clliâo trâi z'estafia : lo bourrisco âo dissime galop, la Madelon, et lo Josaphâ que l'avâi binstout zu rattrapâ sa boun' amie.

Lo vîlhio Boïu, tot einmanguelioun'a n'avâi mi de fooce po corre. Sè peinsâve que n'allâve jamé revère son mondo. Sè revîre dan, va vè l'apotiquiéro et lâi fâ :

— Phramacien ! phramacien ! betâ mè assebin de noûtra puffetta à la mîma plliècc po mè fére corre sein quie... jamé porrî raccrotsî mon bourrisco et ma fenna !

Marc à Louis du Conteur.

SOUVENIRS D'UN VIEUX CARABINIER

Un vieux carabinier vaudois adressa jadis de Quillotta, au Chili, à la « Gazette », une longue lettre où il rappelle quelques souvenirs et dont nous extrayons ce qui suit :

LA *Gazette* du 30 septembre dernier et son compte rendu de la fête des carabiniers à Vallorbe, ont réveillé en moi de tels souvenirs que je prends la liberté de vous les conter; ce sont ceux d'un *vieux* carabinier, je ne dis pas d'un *ancien* carabinier parce que les carabiniers de mon époque restent carabiniers toute la vie !

Donc, en l'an 1865, sur la place des Glariers, à Bex, le 28 mars, avait lieu ce qu'à l'époque on appelait « l'essai des carabiniers ».

Cette année-là l'hiver avait duré jusqu'au 1er avril et nous eûmes la sécheresse jusqu'au 25 juillet, jour d'ouverture de la fête des vignerons; il y eut une magnifique récolte d'un des meilleurs vins du siècle passé. La fête fut prolongée de deux jours, la pluie ayant arrosé acteurs et actrices, Déesses et Grands Prêtres.

Ce jour d'essai il neigeait à gros flocons. Notre mannequin de six pieds de haut et deux de large avec un carton et une petite mouche, à la distance de 600 pieds était comme dans la brume. Le fourrier Paris, abrité sous un vaste parapluie, récapitulait les résultats, entouré du lieutenant Moreillon et du commandant Rosset coiffé du chapeau gansé. Nous étions 41 candidats, et je tirai le premier, mettant en plein dans la cible. L'essai suivait son cours, les 41, les uns après les autres passaient devant le mannequin.

A fin mars, les jours sont encore courts, le lieutenant dit : « Toutes les recrues qui auront leurs douze coups sur 18 dans la cible seront recrutées. » Pour mon compte treize coups avaient suffi, j'avais terminé. « Tu t'es bien comporté, me dit le commandant, qui était là à ce moment, je te félicite. » Et il me serra la main.

Combien vivent encore de ces jeunes soldats qui avaient 19 ans en 1865 ? Je suppose que nous ne sommes pas nombreux. A une époque plus ancienne les essais étaient encore plus faciles. On racontait que Vuichoud de Pertit, le père de Vuichoud-Marquis, avait aussi fait l'essai et comme il était fils de carabinier et riche, il était impossible qu'il ne fût pas carabinier. On tirait alors avec les carabines à mailloche à 150 pas ; le marqueur allait se cacher derrière un obstacle quelconque.

L'année suivante on était appelé à l'école militaire. Le canton de Vaud, toujours zélé pour le militaire et qui avait alors de l'argent, se payait un cours préparatoire pour les carabiniers qui étaient considérés comme arme spéciale. Ce cours durait huit jours, sous les ordres des instructeurs Jaquet, Fatio et Cie; on n'y faisait pas des études bien brillantes. Jaquet, un bon type, leste, tout pour la parade nous disait : « Vous me foutez des alignements aussi droits que mon bras quand je me mouche. » Un jour où nous étions à l'un des bouts de la place du château et j'étais guide de droite, il me dit : « Vous irez droit contre cette porte, regardez-la bien, il y a une mouche sur la serrure ».

Enfin, au bout d'une semaine, après avoir suffisamment fait de « tournez à droite, tournez à gauche », nous partimes pour Winterthour, faire la fameuse école fédérale sous les ordres du colonel Hess, de Zurich. Pour la première fois, on nous fit faire de l'école de bataillon. L'école était divisée en 4 compagnies de 76 hommes chacune; deux de Vaudois « lüter Waadtländer », disaient les Zurichois; les deux autres se composaient de Genevois, Fribourgeois, Valaisans et Neuchatelois.

La nôtre était commandée par Louis Coigny, ancien receveur à Vevey, qui faisait son école de lieutenant. Je ne m'étendrai pas sur les détails de cette école qui comme les rhumes mal soignés dura 42 jours; ces écoles, à peu de chose près étaient toutes les mêmes, à quelques détails humoristiques près.

Nous fûmes inspectés par le vieux colonel Isler, dit « Rebroussepoil ». Cette nouvelle combinaison de bataillon de carabiniers semblait ne lui plaire qu'à moitié; à l'examen théorique, il s'adressait aux sous-officiers surtout; au sergent-major Millioud, de Suchy, il demanda qui commanderait la compagnie au cas où tous les officiers seraient morts ?

— Le colonel, répondit Millioud qui n'avait probablement jamais envisagé pareille occurence.